



Le tumulte

Selim Nassib



Éditions de l'Olivier

Le tumulte

Du même auteur

L'Homme assis

Balland, 1991

Fou de Beyrouth

Balland, 1992

Oum

Balland, 1994

Clandestin

Balland, 1998

Un amant en Palestine

Robert Laffont, 2004

Un soir à Beyrouth

Thierry Magnier, 2007

L'Insoumise de Gaza

(avec Asmaa Alghoul)

Calmann-Lévy, 2016

L'Histoire de M

(avec Yolande Zauberman)

Seuil, 2019

SÉLIM NASSIB

Le tumulte

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'auteur a bénéficié d'une résidence à l'IMEC – Institut Mémoires de l'édition contemporaine – soutenue par la DRAC Normandie et la Région Normandie au titre du FADEL Normandie.

ISBN 978.2.8236.1767.2

© Éditions de l'Olivier, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la femme que j'aime, dont la belle obstination
a fait que ce livre est devenu ce qu'il est.*

« Vous pensez que le passé, parce qu'il a déjà été, est achevé et immuable ? Ah non, son vêtement est fait d'un taffetas changeant, et chaque fois que nous nous retournons sur lui, nous le voyons sous d'autres couleurs. »

Milan Kundera, *La vie est ailleurs*

L'ÂGE D'HOMME

1956

C'est une bonne que maman a engagée, une Kurde, je ne sais même pas son nom. Elle a attendu que toutes les lumières soient éteintes pour se coucher, on lui a mis une paillasse dans la cuisine, la largeur du couloir sépare nos deux portes. Je n'entends pas son souffle, aucun bruit. C'est comme si elle n'était pas là, mais moi, je sais.

Son père était assis sur le divan pour discuter. À côté de lui, debout dans sa robe colorée, plantée là, elle avait attendu qu'on la bouge. Un voile blanc transparent couvrait ses nattes épaisses. C'est une enfant, avait dit maman, et lui, prenez-la à l'essai, une semaine, vous verrez. À la fin, il avait rangé les billets dans une poche intérieure, je me souviens de son geste ample et sûr. Il était parti et nous l'avait laissée. Quand la porte a claqué, elle est restée sans réaction, dans son silence. Elle s'est mise à suivre maman à la cuisine, partout. Maman semblait plus désespérée qu'elle. Elle voulait une bonne, elle avait une petite fille. Pour moi, c'était une extraterrestre, une envoyée du monde extérieur, à domicile. Fille et Kurde, un double mystère.

Là, dans le coin de la cuisine, à quelques mètres. Elle pourrait soupirer, se retourner sur sa couche. Quelque chose de trouble s'est glissé dans mon territoire, sa présence, la simple idée de sa présence.

Il y a la maison d'une part, la chambre de papa de l'autre. Cette chambre est à lui, le reste est collectif. Les grandes sœurs de maman viennent tout le temps, elles enlèvent leurs chaussures, personne ne peut dire je suis chez moi. Aucune porte ne ferme à clé hormis celle de papa. Mon lit se transforme en divan pendant la journée et la table de la salle à manger est celle où je fais mes devoirs. Un seul espace, la maison, un seul corps, la famille de maman, composée surtout de femmes qui se ressemblent et baignent dans un même mélange. N'importe qui peut faire irruption, la porte de la rue reste ouverte, on est obligés de vivre sous les yeux de tous. Je n'ai que la nuit pour moi seul, dans la salle à manger, des heures et des heures, sans risque d'être surpris.

Elle est peut-être aux aguets elle aussi, les yeux ouverts, retenant sa respiration. Mon lit grince à chacun de mes mouvements, elle doit l'entendre. Avant, quand elle n'était pas là, je pouvais me réveiller au milieu de la nuit, déambuler pieds nus dans la maison, sortir sur le balcon pour contempler la rue déserte. J'enlevais ma veste de pyjama, je me couchais sur le sol frais, dans le courant d'air, je restais les yeux dans le vague sans me soucier de ce que devenait mon expression. Je me dissolvais lentement. Et les grimaces, l'horreur, tous les monstres qui habitent en moi pouvaient librement remonter.

Maintenant je pèse de tout mon poids sur le lit, mon esprit ne peut plus se dilater pour occuper l'espace. Je la sens. Je suis obligé de passer à côté d'elle pour aller pisser. Ce n'est pas que cette fille me dérange, elle me retient prisonnier.

Elle dort. Ses bras serrent son oreiller. Une goutte de salive au coin de sa lèvre. Si étrangère. Une peau mate, plus sombre que la nôtre, un corps formé par l'effort physique, souple, ferme, mais relâché, redevenu enfantin dans le profond sommeil. Je m'accroupis au-dessus d'elle. Ses cils sont très longs, comme couchés sur sa joue, ils tremblent à leur extrémité, elle respire par le nez. Les lèvres au repos ont pris de la chair, on dirait qu'elles boudent.

Je me demande comment elles sourient, si elles sourient. Peut-être qu'elle fait seulement semblant de dormir, peut-être que ça lui plaît d'être regardée. On reste comme ça, une minute entière. J'approche mon oreille. Son souffle est régulier. Elle dort vraiment. J'avance lentement la main et saisis le coin du drap qui lui couvre le ventre. Avec douceur, je le soulève. Ce que je découvre en dessous, c'est qu'elle ne porte pas de culotte comme nous mais toutes sortes de bizarreries. C'est peut-être normal puisqu'elle est kurde. Une étoffe grossière lui passe entre les jambes, fait le tour des hanches et se noue autour de la taille. Incroyable que ce tissu plié sur plusieurs couches soit le seul barrage. Il est un peu lâche, il suffirait de l'écartier un peu. Je le tire, il bouge à peine. Mais elle sent la pression, elle se retourne, et gémit. Elle est découverte à présent, couchée sur le côté, les jambes disjointes comme si elle marchait dans son rêve.

Si c'était une cousine, une voisine, je n'aurais pas osé. Mais elle, son père l'a vendue, aucun fil ne la tient, elle n'appartient à personne. J'écarte l'étoffe. En dessous, c'est obscur. À la place de ce que nous avons, nous, les garçons, il n'y a rien, une ombre, à peine une ombre. Mon regard remonte vers son visage. Ses yeux sont grands ouverts, et ils me fixent.

Une secousse immobile. Elle ne crie pas, elle reste la tête sur l'oreiller, elle n'a même pas l'air étonné, elle n'a aucun air du tout. Elle est. Des yeux ouverts, qui me regardent. Une Kurde, une petite fille kurde, presque une autre espèce. J'ai pourtant la main sur son sexe, ou quasiment. C'est trop intense. Je devrais avancer encore ou reculer. Mais quoi que je fasse, elle restera comme ça, j'en suis sûr, avec ces cils interminables, ces yeux très grands, très noirs, ce visage où il est gravé, dans la forme même des os, qu'elle se soumettra à tout. Et que rien ne pourra l'atteindre. Je la reconnais, cette expression. Elle l'avait quand son père l'a fait entrer dans la maison, quand il l'a lâchée. Elle se laisse faire depuis qu'elle est née, elle ne peut imaginer autrement. Un animal docile, avec du feu dans les pupilles.

Lentement, je retire ma main d'entre ses jambes, je la pince sauvagement. Elle a un cri très bref, qu'elle réprime aussitôt. Je vois sa colère, je suis sûr que c'est à cause du cri, elle s'en veut de l'avoir poussé. Au moins j'aurai entendu sa voix. Elle n'a pas cessé de me regarder. La douleur a simplement rendu ses yeux plus humides, plus brillants. Je la pince encore plus fort, elle ne crie pas. J'avais raison. Ses mâchoires sont serrées, elle s'est calée dans le défi comme ces poissons de roche à qui il est impossible de faire lâcher prise. Aucune défense, aucune rébellion. L'habitude de subir, une puissance terrible. Plus forte que moi. Je me déchaîne, de mes deux mains, sur ses épaules, ses jambes, de plus en plus fort, penché au-dessus d'elle, appuyé sur mes genoux. Le bruit des claques résonne, elle ne bronche toujours pas.

Quelqu'un s'est levé dans la chambre. Je m'interromps et j'écoute, elle écoute avec moi. Immobiles et silencieux, pour la deuxième fois, tous les deux. On respire fort en essayant que ça ne s'entende pas. C'est inutile. Rien ne se passe. La maison dort profondément. Je continue à guetter, elle guette aussi. Elle se jette de tout son corps, soudain ses deux bras sont autour de mon cou. Je suis tellement surpris que je tombe à la renverse, et elle sur moi, complètement plaquée, et son corps s'adapte au mien avec une force et une exactitude incroyables. Elle me serre autant qu'elle peut, cachée là, son souffle dans mon oreille, comme un sanglot, et elle continue d'avancer, si bien agrippée, collée, confondue. Pendant ces quelques secondes, j'ai le temps de sentir cette chose étrange, son empreinte. La chaleur passe de son corps au mien, elle me paralyse. Je m'appuie sur un coude et la repousse. Je réussis à la faire pivoter en donnant un grand coup de reins, j'ai le dessus mais elle ne lâche pas, elle lutte comme une forcenée, elle pousse de petits cris à peine audibles, elle se laisse traîner par terre, peau nue contre le marbre du sol. Je la bourre de coups, elle est trop proche, ma prise est mauvaise, la panique me gagne. Je donne toute ma force, je me dégage enfin et me relève.

L'ÂGE D'HOMME

Je me vois par ses yeux, debout, pâle, les cheveux en bataille, le pyjama ouvert, dans cette cuisine, à bout de souffle. Et elle qui reste là, aux trois quarts nue, son regard dur et mouillé toujours levé vers moi.

Je suis revenu dans mon lit. Je n'en ai parlé à personne. Le lendemain, maman l'a rendue à son père.

Ils ont profité de ce que je ne pouvais pas me défendre pour sacrifier une partie de moi, une partie intime, soi-disant pour que le reste puisse vivre et se souvenir de son alliance avec Dieu. J'ai assisté à la circoncision d'un cousin, j'ai vu comment ça se passe. Avec le père qui rit, la tante qui tient écartées les petites jambes, le rabbin qui s'avance le couteau à la main, les fillettes qui se bousculent et la mère, pauvre mère, dans la pièce à côté, qui défaille en entendant les cris. Une partie pour le tout, c'est le principe. Un simulacre d'émasculatation, vécu dans une bonne humeur complice, pour que l'enfant soit vigoureux comme un arbre qu'on élague. Ils disent qu'ils obéissent à l'armée des morts qui nous ont faits, à Dieu lui-même, et ils coupent en toute bonne conscience, comme si ce n'étaient pas eux qui marquaient l'appartenance. Les enfants oublient, paraît-il, mais il y en a qui le prennent très mal. Par exemple, moi. Je refuse ce qu'on m'a fait, je veux qu'on me rende le bout qu'on m'a pris sans me demander mon avis. C'est peut-être lui qui me manque.

Je suis enfermé depuis une heure dans la salle de bains, c'est le seul endroit où je peux être seul pendant la journée. La porte est munie d'un crochet en fer, même pas un verrou, mais ça suffit. Dans un coin il y a le trône du W-C ; dans l'autre le réservoir d'eau cylindrique en fer-blanc, chauffé par le bois qu'on enfourne dans le socle de fonte. La tuyauterie serpente jusqu'au plafond et

se termine par une douche franche, dix centimètres de diamètre. L'eau qu'elle envoie est si chaude que l'air se sature de vapeur et qu'on n'y voit plus rien. Je suis assis sur le tabouret, évitant de me faire asperger, je pose les mains sur les genoux et j'attends. Le nuage enveloppe mon corps et l'humidifie. J'examine mon sexe, je me demande à quoi il ressemblerait s'il était resté entier.

Elles me caressaient la peau, me pinçaient les joues, glissaient sur mon ventre et s'attardaient sur mon sexe ridicule. Tante Olga, tante Stella, tante Guilsom, et toute autre parente de passage. Grand corps féminin aux doigts indistincts, et dont les rires et les parfums me donnent la sensation d'être une pâte à délices passant de main en main. Maman restait en retrait, timidement, elle me prêtait un moment avant de pouvoir me reprendre. Ses trois grandes sœurs m'entouraient et me parlaient comme au garçon que je devais être, que je serais un jour, et me cajolaient en même temps comme une fille. J'étais le seul mâle et pourtant leur fille à elles en quelque sorte, une fille au second degré. Car c'est en hommes qu'elles agissaient : elles prenaient l'initiative et me demandaient seulement de me laisser faire. D'ailleurs, elles ne demandaient pas, elles se servaient. Le centre de leur intérêt était de toute évidence mon sexe à moi, mon sexe circoncis, féminin par sa blessure. Elles l'appelaient colombe, elles lui donnaient toutes sortes de noms. Fille ou garçon ? Ni l'un ni l'autre, entre les deux, ou même les deux à la fois. Je n'avais pas d'objection, pourquoi en aurais-je eu ? Je vivais dans une jouissance permanente et les caresses faisaient courir sur ma peau un frisson qui m'unifiait.

Quelqu'un frappe à la porte. Le crochet résiste, mais à peine. Je me cache le sexe avec les mains.

– Il y a quelqu'un ?

Je ne réponds pas. C'est Victor, mon oncle, le frère de maman. Dans cette famille, ils sont les deux petits, elle et lui. Entre eux et les trois autres sœurs, il y a des années. J'ignorais qu'il devait venir à Beyrouth aujourd'hui. Je l'entends qui rejoint mes tantes au salon, ce sont elles qui l'ont élevé. Ma grand-mère est morte en

lui donnant naissance, il l'a tuée, elle voulait tellement un garçon, pour finir. Il est resté seul parmi les femmes. Moi aussi. Jusqu'à un certain jour. J'étais nu, je me penchais en avant, je montrais mes fesses et les balançais, mais on ne me touchait plus. Maman regardait de loin sans oser intervenir. Victor était là. Il m'a pris contre lui et m'a habillé. Le cercle des femmes s'est rompu pour me mettre dehors, j'ai mis longtemps à admettre que ça ne reviendrait plus. Nous sommes allés au jardin public, le seul de la ville. C'est un héritage des Français. Des gardiens veillent à maintenir les bosquets taillés et les pelouses interdites mais tous ces règlements leur sont étrangers, ils ont du mal. Le bassin central est toujours à sec. On l'utilise comme piste pour tricycles. Victor a loué une bicyclette. Dans la rue qui longe le jardin, il court derrière moi en tenant la selle.

La synagogue, dans les dernières heures de la fête de Kippour, juste avant la rupture du jeûne, quand les hommes sont épuisés, affamés, et que les frontières entre eux s'estompent. Ils sont pâles, leur haleine est infecte parce qu'ils ne se sont pas brossés les dents depuis la veille, les oranges hérissées de clous de girofle qu'ils portent à leur nez ne sont plus d'aucun secours. Ils prient dans une sorte d'extase où tout le corps se donne, avec sa sueur, son sperme, sa salive, ses odeurs... Quelque chose d'indécemment attirant, une obscénité qui fascine et pousse à se laisser absorber, une familiarité organique, agréable, un peu répugnante, loin des yeux du monde. Comme eux je me suis caché sous le talet, comme eux je me suis fondu dans la chaleur nauséuse des corps. La masse humaine ondulant sous les châles s'est pétrifiée au moment où le grand rabbin a pris le chofar, la corne du bélier qu'Abraham a sacrifié à la place de son fils. Quand elle a vu Isaac revenir sain et sauf, sa mère a poussé un cri et elle est tombée morte. La victime, c'est elle, Sara, elle et le bélier. Le son du chofar est double. L'un uniforme, régulier, qui veut dire : le monde est en ordre, le soleil se couche et se lève, il y a un avenir ; et l'autre, saccadé, heurté, c'est le cri de Sara qui signifie : le monde est un chaos dépourvu

de sens, un désordre effrayant dans lequel les pères sont capables d'assassiner leurs fils sans broncher. Le rabbin souffle dans le cho-far pour marquer la fin du jeûne. Il ne faut pas lever les yeux parce qu'un ange descend à ce moment et porte le son jusqu'au ciel. Évidemment, je n'ai jamais vu d'ange, seulement l'alignement des hommes sous le châle, déguisés en femmes.

À ma droite, il y a un *jurn*, un récipient de pierre ou plutôt un bloc de pierre creusé pour former un récipient. C'est une masse lourde, arabe, agréable au toucher, alimentée par deux robinets situés à soixante centimètres du sol. Je peux y plonger l'écuelle de cuivre et m'asperger par vagues, à l'ancienne. La douche représente l'irruption de la modernité dans la salle de bains, l'irruption de l'Occident. Je peux aussi utiliser les deux systèmes à la fois. Les aiguilles brûlantes de la douche continuent de battre le sol en diffusant leur vapeur opaque, j'ouvre l'eau froide au-dessus du *jurn* et laisse longuement ma main sous le filet. L'association du chaud et du froid hérisse mes poils humides, redresse mon sexe et le durcit. Je ferme les yeux à moitié et me laisse glisser.

Un jour j'ai réveillé maman au milieu de sa sieste. Elle a eu un regard d'épouvante, comme si un danger immatériel était suspendu sur sa tête, derrière elle, un coup imminent. Elle m'a reconnu et sa figure a repris son expression aimante, de tous les jours, mais le changement avait été trop brusque. L'éclair de terreur irraisonnée, je l'avais surpris, et cela rendait plus inquiétant encore son effort pour le masquer. La peur et sa négation acharnée. J'ai pensé que la menace était tellement honteuse qu'on ne pouvait dire son nom, ni même admettre son existence. Je me suis dit que maman ment peut-être toujours, quand elle sourit, quand elle caresse, et que tous ses gestes d'affection ne sont peut-être qu'un envers. Le monde apaisant qu'elle dessine chaque jour ne serait alors qu'une écorce. Et en dessous, il y a quoi ? J'ai commencé à faire attention. Derrière les visages lisses et souriants de ma tante Olga, de ma tante Stella, de toutes, j'ai reconnu des signes équivalents. Ce n'est pas qu'elles vivent dans la peur, loin de là, plutôt dans les rires et la volupté,

mais la peur existe, fondue dans la sensualité, formant avec elles un alliage aux éléments indissociables. Peur de quoi ? J'aimerais le savoir mais chaque fois que je nomme une peur particulière, ce n'est pas ça. Sans limites parce que sans objet, on dirait qu'elle a oublié son origine mais continue de circuler, de corps à corps. C'est comme ça qu'on me l'a passée, parmi les caresses, en contrebande.

L'été, quand je ne suis pas à la montagne, je passe mon temps à me jeter dans les vagues, à plonger dans le vide, à me fracasser contre les rochers. Je remue bras et jambes pour me faire ensevelir, descendre au plus bas dans le gouffre. Parfois, je suis au diapason de la masse liquide et le remous qui me prend derrière les reins me soulève d'un coup au-dessus de moi-même. Il me fait épouser sa cambrure parfaite, toujours plus haut, et me porte jusqu'au point où il accumule toute sa puissance. J'arrache mon plaisir avec férocité, je le dispute à l'attraction du trou, je l'agrippe comme un avare qui croyait avoir tout perdu. Depuis le sommet, je fixe le rocher plat aux crêtes coupantes où je vais m'écraser, je n'y peux plus rien. Ce moment d'arrêt où je suis chaudement tenu prisonnier, ce court instant de lévitation est précisément ce que je cherche. Une seconde de suspens, une seule, volée au cours normal du temps, et la décharge prodigieuse me précipite la tête en avant. Elle me roule dans l'écume et me fait rebondir sur les couteaux dissimulés dans les algues vertes, arrachant progressivement mes membres, annihilant toute mémoire. Le déferlement se prolonge puis meurt brutalement. La vague se retire, m'abandonnant au monde de la gravité, m'obligeant à me recomposer. Et le trou en moi se creuse de nouveau. Sans reprendre mon souffle, je me relève et me jette encore. Plus la mer est agitée et plus je m'élance, jamais découragé, les lèvres bleuies, claquant des dents, désespéré de m'en sortir indemne à chaque fois.

L'eau de la douche est tiède, le feu s'est presque éteint. Je prends des bûchettes pour l'alimenter, elles sont trop longues, je les enfourne en laissant ouverte la porte de fonte. Les flammes soufflent hors du foyer et scandent sa respiration à l'extérieur.

Le nuage de fumée devient tellement dense qu'en levant les yeux je ne distingue plus que le pommeau de la douche, on dirait que la vapeur en sort directement. Et revient l'histoire terrifiante de ces hommes reconnaissables à leur sexe à qui l'on demande de se déshabiller pour entrer dans de grandes pièces, et les portes se ferment derrière eux, ça ressemble à des bains publics mais les douches, ce n'est pas de l'eau qui en sort. Je n'arrive pas à y croire, c'est une légende destinée à terroriser les enfants. Elle n'est pas d'ici mais de là-bas, d'Europe, ce continent imaginaire. Moi je suis ici. Assis sur le tabouret, j'avance la tête et la passe sous l'eau chaude. La vapeur m'enveloppe, la volupté gagne de proche en proche et m'innerve. Je me lève et me dissous tout nu dans le brouillard tiède et les bruits de ruissellement, cette histoire ne me fait pas peur – mais je ne peux m'empêcher de regarder avec méfiance le pommeau qui fume. Si je prends mon sexe et le coince entre mes cuisses, j'ai un corps de fille, on ne voit plus la différence. Je me savonne entièrement, j'ouvre les bras et, sans desserrer les jambes, j'exécute une danse du ventre sous le jet bouillant.

La rue, voilà l'ennemi, qui enseigne toutes les mauvaises choses, comment on se bat et comment on baise, comment, petit garçon, on se fait détourner par des mains qui caressent vos jambes nues. La rue mélange le pur et l'impur, elle baise dans les cages d'escalier, elle résonne d'injures et de grossièretés, la rue est arabe. Il y a parfois des hommes qui regardent les garçons comme on regarde les filles, est-ce que tu comprends ? Bien sûr que je comprends. Dans la rue, j'essaie de deviner derrière la mine des passants des signes indiquant qu'ils pourraient me convoiter. Me convoiter, moi, quelle qu'en soit la raison, me distinguer en tant que garçon, en tant que fille, qu'importe. Mais rien ne se passe, personne ne me veut, c'est désespérant.

À la maison, je n'ai que le balcon. Nous habitons au premier. Le feuillage de l'arbre planté au pied de l'immeuble me camoufle à moitié. Dès que j'ai un moment libre, c'est ici que je viens. J'observe la rue. J'aurais préféré qu'elle soit comme on m'a dit, dangereuse, pleine de regards. J'aurais pu être témoin des violences et des haines, des gestes indécents. Mais cette rue tranquille, proche du centre, n'appartient à personne, c'est pour ça qu'on y habite. Il y a deux épiciers, l'un chrétien et l'autre musulman, un salon de coiffure pour hommes tenu par un Arménien, un menuisier, un boulanger, un repasseur, une famille de Russes blancs qui fabriquent des parpaings ultra-légers dans le jardin de leur maison.

Tous me voient passer depuis que je suis né. Le repasseur s'appelle Ali *le kawwa*. Depuis que je suis petit, maman m'envoie porter chez lui robes, chemises et pantalons. Elle me dit de les déposer et de revenir, mais je préfère m'asseoir dans un coin pour le regarder. Il est jeune et frêle, chauve pourtant, avec un demi-sourire toujours accroché à ses lèvres. Chaque fois qu'il pose son fer sur un vêtement, un nuage de vapeur l'enveloppe et s'élève. Lui-même devient flou, j'ai l'impression qu'il pourrait se dissoudre dans le nuage et s'envoler. C'est magique.

L'autre attraction est le couple d'épiciers chrétiens, Farid et Marie. Tous les soirs, ils sortent des tabourets sur le trottoir à l'entrée de leur boutique et prennent le frais en plaisantant avec les voisins qui rentrent chez eux. Lui, on ne l'entend pas beaucoup à vrai dire, c'est un taiseux, mais elle, *sitt* Marie, *madame* Marie, son babil ponctué de grands éclats de rire règne sur ce coin de rue jusque tard dans la soirée. Elle raconte qu'ils ont acheté, Farid et elle, une concession au cimetière, deux tombes côte à côte qui vont leur permettre de bavarder et rire pour l'éternité... « N'est-ce pas qu'on va continuer à se tenir compagnie pour les siècles à venir ? » lui demande-t-elle tous les soirs – et cette boutade qu'elle répète inlassablement provoque toujours chez elle un accès d'hilarité.

Tant que je reste là-dedans, des mains invisibles me protègent, il ne m'arrivera rien. Nous sommes entre nous, parents, famille, voisins, dans ce boyau où les mères fusionnent pour n'en faire qu'une, où les hommes ne sont pas vraiment des hommes. Sous le balcon, il n'y a que des gens ordinaires qui passent. Une paysanne avec sur l'épaule un ballot plus grand qu'elle, bourré de thym, elle arrive de la campagne (les trois quarts de la ville arrivent de la campagne). Des écolières en uniforme bleu marine, des ouvriers du port, des comptables, des portefaix, des hommes aux costumes usés. Où est-elle, *l'autre rue* ?

Chez nous, on parle français. Sauf papa qui ne parle jamais, ou rarement. Le français, c'est maman. La *frangié*, c'est comme ça que ses sœurs l'appellent. Ça lui est égal : elle continue de me pousser

vers le français comme s'il était son seul miroir, mon seul avenir. Elle s'y retranche. La France a quitté le Liban depuis plus de dix ans mais même de loin elle reste « la tendre mère » qui veille et protège, la source qui pourvoit en images, en rêves. L'arabe, lui, est réservé aux échanges avec les épiciers ou les bonnes, mais c'est aussi la langue de tout ce qui est sale. Niquer, bite, putain, maquereau, masturber, enculer, tous ces mots n'existent pas en français. Le français est une langue aussi bien élevée que moi, en costume de velours à bretelles et chemise de satin, innocent petit garçon à sa maman, respectueux. L'hébreu aussi est un peu arabe. On nous l'enseigne à l'école pour la prière, je suis aussi mauvais en hébreu qu'en arabe, je me fous de l'un comme de l'autre. Moi, c'est Paris.

Papa, lui, est arabe, ou plutôt il ne se pose pas la question, il est ce qu'il est. De temps en temps, il m'invite dans sa chambre. L'atmosphère y est complètement différente, on dirait une autre maison. Il y a un coin cuisine et un cabinet de toilette. Les meubles bas recouverts de tissu rayé, le grand plateau de cuivre monté sur pieds, la radio qui diffuse en permanence des chansons d'Oum Kalsoum ne laissent aucun doute : nous sommes bien en Orient. Il me fait asseoir à sa table et dispose devant moi toutes sortes d'assiettes, il me traite en invité. Il pèle les fruits et les petits concombres, me les présente cérémonieusement puis s'adosse longuement, un verre à la main, et me regarde manger. Il y met beaucoup d'attention, c'est je crois le seul moyen qu'il ait trouvé pour me dire quelque chose. Autrement, il ne dit rien. Même quand il m'interroge sur mes résultats en classe, il écoute d'un air distrait. Je crois que c'est *me voir* qui l'intéresse. Alors je le regarde aussi. Il a des doigts de musicien, longs et fins. Parfois, il les agite et les examine comme des instruments de travail. Son métier c'est l'import-export, je n'en sais pas plus. Quand j'ai fini de manger, il m'emmène sur son balcon pour me faire admirer les plantes qu'il fait pousser dans de petits barils en fer-blanc. Du basilic, du thym, du jasmin, il me les fait sentir. Mais il ne me dira pas pourquoi il ne parle jamais avec maman, pourquoi il est fâché avec elle, et avec la Terre entière.

Pour moi, c'est normal : je ne l'ai jamais vu autrement. Élégant, distant, impassible, avec un masque sur le visage.

Papa est né à Bagdad, sa famille vit à Londres ; maman est née à Alep, elle ne rêve que de Paris ; il y a aussi ce pays mystérieux, Israël, qu'on désigne entre nous sous son nom de code, *Eretz*. C'est comme si le vrai monde était ailleurs et que j'étais condamné à vivre ici, c'est-à-dire nulle part, ou alors seulement dans ma tête. Condamné à cette rue où il ne se passe jamais rien, à cette langue d'Occident qui ignore la laideur du monde. Ma peau éprouve pourtant toutes les sensations, je suis immergé dans un air lumineux et tiède chargé de senteurs, j'entends les marchands qui poussent leur charrette et crient en arabe, ils chantent plus qu'ils ne crient, patates, tomates, oignons ! et vantent leurs concombres « petits comme des doigts de bébé » ou leurs pastèques « au couteau », si rouges à l'intérieur. Nonchalance, insouciance, langueur marine, tout concourt à la douceur. Le Liban est un non-lieu, mais délicieux.

Une rousse passe, ses yeux sont cernés de bleu, elle a un pantalon collant. C'est une fille qui travaille dans les cabarets du bord de mer, on en voit souvent, toutes étrangères, grecques, turques, égyptiennes, elles marchent sans regarder personne, elles glissent parmi les gens. Elles logent à l'hôtel Princess, au fond de notre impasse, et tout le monde les appelle *les artistes*. Celle-ci est comme une tache de couleur. Avec ma bicyclette, j'ai un jour dévalé l'impasse à toute vitesse, j'ai freiné pour l'éviter et je suis tombé. Elle s'est penchée pour me relever, son corsage a bâillé, j'ai senti son parfum. J'ai fait semblant de dormir, j'ai vu comme elle s'inquiète pour moi, comme elle s'affole. Ses doigts aux ongles rouges me parcourent le corps, me caressent en secret, s'assurent qu'il n'y a rien de cassé. J'ouvre les yeux, elle me sourit, émue elle aussi. Elle va avec les hommes pour de l'argent, moi je suis gratuit. La rue est ouverte à ses deux extrémités.

Un cordonnier ambulant apparaît, une silhouette voûtée qui dérive au milieu de la chaussée sans lever la tête vers les étages, sans appeler. Le barda qu'il transporte est comme un ballon qui

le soutient, ses pieds touchent à peine terre, il zigzague parmi les passants sans les heurter.

– Youssef!

Je ne réponds pas. Elle n'y peut rien. Sur le balcon je suis hors de portée. Elle appelle le cordonnier et lui demande de monter. Je vais à la porte. Il s'installe sur le palier, encerclé par les chaussures à réparer. Les rides se perdent sur son visage, il garde les yeux baissés. Ses mains sont longues et larges, elles bougent toutes seules, on voit les veines sombres qui serpentent sous sa peau. Il serre le cuir ruisselant contre son tablier, en amoureux, et lui coupe la gorge en même temps. Son couteau aiguisé fait dans la matière un bruit mat, attirant. D'une boîte ronde, il extrait une poignée de clous qu'il met dans sa bouche, des clous à tête ronde et plate qu'il avale. Il se laisse conduire comme les aveugles par le toucher. L'une de ses mains lève le marteau, l'autre exécute un rapide aller-retour. Un clou est apparu dans un pli de sa lèvre, il est passé entre ses doigts, frappé d'un coup unique, enfoncé dans la profondeur du cuir. Un autre suit aussitôt. Maman sort sur le palier, me prend par le bras et m'entraîne.

– Ne reste pas là. C'est un Palestinien.

Une ombre passe dans son regard, je suis sur la piste. Ce cordonnier sans yeux fait partie de la nébuleuse dont il faut avoir peur. Je tiens une fraction du mystère, je ne le lâcherai pas.

Il n'a pas bougé, je m'approche de lui. Très lentement, il relève la tête et me regarde. Ses paupières sont ramassées en plis lourds, ses yeux sont rouges, de minuscules veines y ont éclaté. Ce regard, c'est vrai qu'il est terrible, mieux vaut qu'il le soit. Je me livre avec défi, décidé à savoir. Mais je ne vois qu'un cordonnier assis à réparer des chaussures. Est-ce que c'est ça, un homme ? Palestinien, j'ai déjà entendu ce mot mais je ne sais pas ce qu'il veut dire. Maintenant, je retiens que ce sont des êtres bizarres, mangeurs de clous et plus ou moins voleurs d'enfants. Et je comprends soudain que j'ai envie d'être volé.

Victor a promis de passer à six heures pour m'emmener à la montagne. Il a un client pour la Chrysler, c'est ce qu'il a dit, on en profitera pour passer la nuit au Grand Hôtel, là-haut. Il m'a invité. Ce n'est pas qu'il me trouve formidable, je ne crois pas, mais quand il me regarde, il voit un garçon qu'il imagine et qu'il prend pour moi. Je ne fais rien pour le détromper mais j'ignore comment il est, ce garçon qu'il a dans la tête.

Je suis assis sur le sol du balcon, les yeux fixés au bout de la rue, à l'endroit où la Chrysler doit apparaître, c'est un sens unique, elle ne peut venir d'ailleurs. Il n'est que six heures moins trois. J'ai emprunté le réveil de la cuisine et je l'ai posé sur le rebord. Pour être ponctuel, il est en train de prendre la rue qui remonte depuis la mer. De toutes mes forces, j'imagine qu'il le fait. Je le vois, il est au volant, il roule doucement, six heures moins une, il aperçoit le carrefour. Il ralentit parce que la Chrysler est trop longue. Elle prendra lentement le virage, elle viendra de face, avec son museau chromé qui montre les dents. Toute noire, si brillante qu'on dirait un miroir liquide, elle renvoie la lumière dans tous les sens. J'y suis déjà monté. Sa portière se ferme sèchement, elle est chargée d'odeurs de cuir, de luxe, d'Amérique. Chrysler, rien que le nom. Six heures cinq.

On ne peut pas appeler ça un retard. Il doit suivre la côte et arriver par la corniche, la route est longue depuis Saïda. Victor

s'est réfugié là-bas pour fuir ses sœurs, elles se sont consolées avec moi. S'il avait pu aller plus loin, je crois qu'il l'aurait fait. Mais il faut un permis spécial pour dépasser Saïda parce que après c'est zone militaire, et après : Israël. Victor s'est donc installé au bout de la route permise, aux confins. Il a loué une maison qui lui sert de garage, il retape des voitures et les revend, toutes américaines. Je l'ai vu au volant de Chevrolet, de Pontiac, de Plymouth, même de Cadillac. Il n'a pas assez d'argent pour s'en offrir une, alors toutes sont à lui. Dès qu'il en cède une, il court se consoler dans les cuirs d'une autre. Mais la Chrysler, c'est différent. Il est avec elle depuis trois mois.

Elle prend forme d'un seul coup, tout entière là, noire, miraculeuse, ramassée sur elle-même et pourtant longue, glissant sans bruit jusqu'à l'entrée de l'impasse. Je ferme les yeux à demi. La Chrysler. Je suis sûr qu'à la seconde où je la sentirai exactement, elle apparaîtra. Je murmure : maintenant elle arrive, maintenant elle ralentit et elle tourne, maintenant je la vois, à cette seconde.

Six heures et quart. J'espère qu'il n'a pas changé d'avis.

Il a complètement oublié. D'autres voitures ont tourné dans la rue, des blanches, des grises, des beiges. À présent, c'est désert. Les aiguilles tournent, c'est la seule chose qui change, et la lumière aussi. Tout le reste est pareil, le balcon, la rue, moi. Quelle différence entre le maintenant-maintenant et le maintenant où cette foutue Chrysler se montrera ?

Six heures trente-cinq. Certaines voitures ont leurs veilleuses allumées. Je ne quitterai pas le balcon, je continuerai d'attendre. Si je rentrais, si je laissais la nuit arriver, la Chrysler n'aurait plus aucune chance.

Il a *dit* qu'il passerait me prendre pour aller à la montagne. À six heures. On devait y passer la nuit.

Elle est toute noire, la Chrysler, comme la mort qui ne vient pas. J'ai glissé mon visage entre deux barreaux, je pousse. Il est sept heures moins dix, c'est la nuit, c'est tous les jours la nuit à cette heure-là. Je ne vois plus que les phares des voitures. Il faut

attendre qu'elles passent sous le balcon pour reconnaître leur couleur et leur marque. Je déteste chacune d'elles.

Le balcon est soudain un lieu hostile, abandonné dans le noir. Je me lève et m'accroche à la balustrade. Une lumière de phares au bout de la rue, la dernière, elle brille et déborde. C'est elle, j'en suis sûr. Elle avance, elle est noire, elle va ralentir. Une Simca.

La Chrysler n'arrivera plus, ça fait longtemps qu'elle n'arrivera plus. Et moi ici, comme un idiot, habitant chaque seconde de l'attente, suspendu pour rien. Derrière les portes vitrées du balcon, je regarde l'intérieur de la maison. Les lumières sont toutes allumées, papa est dans sa chambre. Maman sort de la cuisine, les bras chargés, un soir ordinaire, horrible, et tout à l'heure il faudra se coucher.

Je me glisse entre les portes, je m'y adosse, le salon est devant moi. J'ai appelé la Chrysler de toutes mes forces et mes forces n'ont pas suffi. Le désir n'a aucun pouvoir. Maman dispose le dîner sur la table basse, une série de petits plats, elle a fait du thé. Tous les soirs, je mange avec elle. Papa dîne dehors, ou alors dans sa chambre. Tous les soirs, elle laisse la table servie, en pure perte. Elle débarrasse au moment d'aller se coucher. Quand il rentre tard et que la maison est endormie, il lui arrive de manger ce qu'elle a préparé, debout dans la cuisine. Au matin, elle cherche des signes dans les casseroles.

J'ai abandonné le balcon, elle évite de regarder dans ma direction. L'odeur du thé creuse une cavité dans mon estomac, ça y est j'ai faim. Je vais aller m'asseoir sur cette chaise, nulle part, maintenant tout est fini.

Sept heures vingt. Victor est là, la Chrysler est stationnée dans l'impasse. Apparue quand j'avais cessé de l'attendre, quand il n'y avait plus personne.

Je suis assis sur le siège avant, à côté de lui. Nous sommes sortis de la ville, la route grimpe, c'est la nuit. La réverbération des phares éclaire faiblement son visage, ses mains sur le volant, comme détachées, flottant dans le noir. La radio est allumée, on

LE TUMULTE

dirait que c'est la musique qui conduit. Je sens l'odeur unique, le cuir, le mouvement, les arbres derrière les vitres, le monde entier. Ce moment, maintenant. Il est entré, il ne m'avait pas oublié. Personne ne peut me prendre ce que j'ai. Je suis dans la Chrysler.

Les quelque mille élèves de l'Alliance israélite universelle se rangent dans la cour de récréation qu'une courte barrière grillagée divise en deux, côté garçons et côté filles. Ils s'alignent deux par deux, classe par classe, les plus jeunes en blouses beiges censées effacer les différences sociales. Chaque professeur se tient devant sa classe en attendant que M. Préciado, debout au milieu de la cour, ventre en avant, donne le signal. Les élèves entonnent alors à pleins poumons l'hymne de l'école qui commence par « Vivant espoir de l'Alliance... » et finit par : « Au progrès marchons avec elle / Avec elle à la liberté ! » Les paroles ne disent pas qu'il s'agit d'une école juive, mais tout le monde le sait. L'école est *israélite* – comme si *juif* était déplacé – mais aussi *universelle*. Fondée par des Juifs français laïcs, elle est destinée à l'élevation de nous autres, petits Juifs du Moyen-Orient. Tout ça me hérisse. Quelle idée de mettre tous les Juifs en un même lieu !... Pour moi, l'hymne n'est qu'une logorrhée chantée par des voix de fausset et dont il faut attendre la fin avant que M. Préciado, notre cher directeur, crie de sa voix zozotante : « Avancez ! » Alors les classes, des plus grandes aux plus petites, s'engagent tour à tour dans les escaliers, les garçons dans le bâtiment de droite, les filles dans celui de gauche. C'est pareil tous les matins.

Le voilà qui m'appelle, moi, à la sortie de l'école – mais qu'est-ce qu'il me veut ? Rocco, il s'appelle Rocco, il est en

classe de troisième. J'aurais préféré qu'il continue de m'ignorer, qu'il reste ce type qui va et vient de loin, sans danger. Mais non... Cheveux frisés tirant sur le roux, barbe naissante laissée à l'abandon, yeux marron moqueurs, il se balade comme s'il se fichait de tout. Surtout, c'est le seul garçon de l'école qui possède une mobylette, ce qui ne compte pas pour rien. Il me parle de sa voix douce et amicale en apparence, mais l'étincelle qui brille au fond de son œil est maléfique. C'est Méphistophélès, diable à la barbe pointue qui cherche à vous *ravir* en vous proposant un pacte impossible à refuser. Après tout, pourquoi pas ? Quel est son prix ? Rien, presque rien, une chose toute simple, il n'arrive pas à faire démarrer sa mobylette, rangée là-bas, un peu plus loin... Avant même que je décide de le suivre, mon corps marche derrière lui.

Cheveux hirsutes, chemise ouverte, pas de lacets aux chaussures, il cultive soigneusement son apparence rebelle. Ses professeurs détestent ça, mais il a de bonnes notes. Le tuyau d'échappement de sa mobylette, on l'entend de loin. Il y a de l'essence, il a vérifié les platines, c'est peut-être le carburateur qui est encrassé. Il me consulte du regard. Ses cils ont l'air maquillés mais ils ne le sont pas. Il *croit* que je connais quelque chose aux mobylettes. Il démonte un truc, la bougie, il faudrait du papier de verre pour nettoyer l'électrode... Je ne sais même pas de quoi il parle.

À l'école, garçons et filles des grandes classes font connaissance accoudés à la barrière de la cour de récréation. C'est là qu'ils conviennent de se retrouver à la sortie, et les garçons peuvent éventuellement proposer aux filles de porter leurs livres jusqu'à leur porte. Les parents ne sont pas contre : tout le monde est juif dans cette école, pas de mauvaise romance à craindre. Moi, il ne m'est jamais rien arrivé de tel. Ni *conversation à la barrière* ni *accompagner les filles chez elles* ni, a fortiori, *mauvaise romance à craindre*. La seule chose, c'est aujourd'hui : Rocco et moi accroupis devant sa mobylette au milieu du brouhaha des élèves qui nous contournent.

- Tu es juif quoi, toi ? me demande-t-il soudain.
- Comment ça ?
- Juif de quelle nationalité ?
- Juif iranien. Mais c'est bidon.
- Je sais. Je suis juif iranien aussi...

Avec son prénom, Rocco, j'imaginai qu'il était au moins juif italien. Bidon là aussi, certes, comme tout le monde, originaire peut-être d'Égypte ou de je ne sais où, mais juif iranien comme moi, c'est un choc. Mais comment fait-il ? Je relève la tête et remarque que les élèves qui passent me dévisagent. Grâce à Rocco, je suis pour la première fois visible aux yeux des filles, aux yeux de tous. D'ordinaire, personne ne me remarque, personne ne m'embête.

- J'essaye encore une fois. Tiens-la !

Il grimpe sur la mobylette, attrape fermement le guidon, se lève sur le kick et retombe de tout son poids. Son corps se soulève et recommence, une fois, deux fois. Il s'interrompt, tourne des boutons, elle est peut-être noyée. Il la chevauche encore, ses fesses ne touchent plus la selle, il tient en l'air, arc-bouté en cerceau, ses coups deviennent violents, un cri très bref s'échappe de ses lèvres à chaque fois. La mobylette vacille, je suis obligé d'agripper la selle à deux mains. J'aimerais qu'il finisse. Il retombe, le front couvert de sueur, la chemise trempée.

- Pousse-moi, je vais la démarrer comme ça...

Quatre ou cinq élèves de ma classe sont là, je connais leurs têtes, j'ai déjà vu ces sourires pendant les heures de français. Le professeur, M. Chahine, est très grand, presque deux mètres, il ne sait trop quoi faire de son corps. Il pose parfois sa chaise dans l'allée, à ma hauteur, et reste là pendant toute l'heure. Il n'ose jamais me parler directement. C'est pour ça qu'ils m'en veulent. Ils sentent un courant qui passe silencieusement entre nous, je ne sais pas ce qu'ils insinuent, je ne veux pas le savoir. Je les emmerde. Mais j'aurais préféré ne pas pousser cette mobylette devant eux.

– Pousse, pousse plus vite ! crie Rocco.

Dix mètres plus loin, la mobylette démarre en pétaradant. Rocco freine, se retourne, lève le pouce, mais le moteur cale aussitôt. Je dois pousser la mobylette dans l'autre sens, vers l'école, cassé en deux, toujours au pas de course. Le moteur repart, la mobylette se cabre, je glisse et tombe. J'entends des applaudissements et des rires dans mon dos. Rocco accélère, il s'éloigne sans un signe. Je me relève et me retourne. Je ne sais pas qui est qui. Je prends le premier, celui qui sourit le plus, et je vois soudain la trace de mes doigts sur sa joue. Deux élèves rient, pas les autres. Le garçon que j'ai frappé est bouleversé, il est rouge, il est blanc, il se dégage avec brutalité de ceux qui font mine de le retenir. Ses lèvres tremblent, il ne sait pas se défendre. C'est tombé sur Fouad, le gros Fouad. Qu'est-ce que j'avais besoin de le gifler ? Il souriait au milieu des autres, il se croyait protégé. D'ordinaire, personne ne lui parle. Il est le seul musulman de la classe. Son père est notre professeur d'arabe. Le concierge qui sonne la cloche et sa femme qui vend des friandises dans la cour sont musulmans eux aussi : leurs enfants sont inscrits à l'école juive parce que c'est gratuit pour eux. Personne n'avance, ni Fouad ni moi. On ne se cogne pas, on ne s'empoigne pas, on ne roule pas par terre. Les autres ne disent plus un mot. Ils ont l'air plutôt déçus. Un temps passe. Il n'y a plus qu'à tourner les talons et s'éloigner avec un goût d'inachevé dans la bouche. La mobylette est tout au bout de la rue. Rocco parle à une fille, je les vois d'ici. Il a éteint la lumière sur moi, l'ombre me happe de nouveau. J'aurais pu être sa préférée. La fille monte derrière lui et le tient par la taille. Les voilà qui filent !

Je rentre lentement. Ma bar-mitzvah est dans six semaines, c'est elle qui décidera. Je l'attends avec hargne. Elle est censée me faire traverser le rituel cabalistique qui me transformera en homme. Premier enroulement des serpents sur mon bras, première étreinte de la couronne de cuir autour de mes tempes, avec le doigt de Dieu pesant au milieu du front, enfermé dans une capsule de bois noir. La foule masculine se solidifiera sous les lustres, elle

m'ouvrira son corps au son des litanies. J'avancerai parmi les rictus, les odeurs de lavande, et les plus vieux tomberont en poussière pour céder la place au sang neuf. Mon père ouvrira la cérémonie en proférant d'une voix à faire dresser les cheveux sur la tête : *Yitgaddal veyitkaddash chémé rabba, bealma di vera khirouté...* Non. Je me trompe. Ce galimatias-là, c'est la prière des morts. Il en existe un autre pour la bar-mitzvah, mais lequel ? Il n'empêche. Je serai couvert de mon linceul, j'en baiserais les franges après avoir murmuré la phrase idoïne. C'est moi qui tirerai le rideau et ouvrirai les portes de l'armoire sacrée. Je prendrai dans mes bras l'obus d'argent, je le coucherai sur mon épaule, des enfants y planteront des banderilles ressemblant à des seins métalliques ornés de figurines qui cliquetteront les unes contre les autres. Mon fardeau m'ouvrira le chemin du retour, les hommes se jetteront pour poser leurs lèvres sur l'ogive et rebondiront dans le néant. Depuis la galerie, des ombres féminines pulvériseront sur nous leurs lourds parfums, leurs larmes fécondes. Les filles pousseront de petits cris en serrant les cuisses.

Je gravirai les trois marches de la tribune centrale. Je fendrai la carapace argentée et la ferai tourner sur ses gonds, je mettrai à nu la peau de mouton parcheminée enroulée de part et d'autre et les graffitis qui la couvrent me sauteront au visage. Je ne me laisserai pas intimider par l'écriture sans rature. Je brandirai à bout de bras le cylindre coupé en deux et l'offrirai en adoration. À chaque quart de tour de mon corps impubère, les fidèles auront un mouvement en avant, ils tendront leurs mains vers le Livre et leurs lèvres articuleront la clameur montée du puits sans fond. Au paroxysme, l'arc lumineux jaillira entre les deux charbons. La décharge gonflera mon sexe d'une sève nouvelle. Ça ne durera qu'une seconde, c'est cette seconde que j'attends. Le compte à rebours s'arrêtera là, un autre commencera ensuite, entre les deux il y aura eu cette seconde qui n'appartient pas au temps normal. Et après, je serai de l'autre côté.

Dans le silence, le grand rabbin m'indiquera alors la ligne avec

une petite main dorée, doigt tendu au bout d'une tige de métal. Je ferai semblant de lire à même le texte, à même la peau. Ma parole s'élèvera pour la première fois, je ne saurai même pas ce qu'elle signifie. J'aurai simplement appris par cœur une série de sons, la formule magique qui marque la traversée de la frontière. Mais ma voix sera autre, plus grave, plus ferme. En fouillant à l'intérieur, je ne trouverai plus trace de la moitié féminine de moi-même. J'aurai mal mais ce sera fait. Et ce qui restera prendra toute la place.

Je suis dans ma rue. L'épicier me regarde passer. Il n'y a rien de spécial. Je monte les marches. Si ça ne tenait qu'à elle, maman m'aurait gardé en petit garçon, et encore mieux en petite fille. Quant à mon père, je ne saurai jamais. Ils n'y peuvent rien, personne n'y peut rien. C'est tout l'intérêt. Treize ans est l'âge fixé par Dieu lui-même, des forces supérieures se conjugueront à la seconde dite et me feront changer d'état. Alors j'entrerai dans le monde de Rocco, libéré de toute tutelle, responsable de mes actes, comptant dans le *miniane* et la prière des morts, sexuellement puissant, faisant partie de la tribu, libre de la quitter enfin.

Sitt Odette est là, *madame* Odette. À cinq heures de l'après-midi, elle a grimpé la douzaine de marches qui séparent son appartement du nôtre et poussé notre porte, moitié comme si elle entrait chez elle. Un mètre quatre-vingt-cinq, elle n'est pas grosse, Odette, elle est *forte*. C'est notre voisine, certes, mais surtout notre propriétaire. À cause d'une loi héritée du Mandat français, nous lui payons un loyer ridicule et elle n'y peut rien. Il lui faut réprimer son trop évident désir de nous voir déguerpir tout en faisant bonne figure devant maman qui toujours l'accable d'une politesse et d'une chaleur excessives, genre *ahla wa sabla*, pourquoi une si longue absence, Odette, je te prépare un café, par sainte Rita je ne fais que passer, une citronnade alors ?

Pendant que maman est à la cuisine, elle prend le temps de me demander comment ça va à l'école, si j'ai de bonnes notes et pourquoi je ne descends plus jouer avec ses enfants qui m'aiment tant. Elle fait les questions et les réponses, je suis tranquille – mais les tête-à-tête avec elle me rendent toujours nerveux. Les enfants s'appellent Roro (pour Roger), Riri (pour Richard) et Roland (resté sans diminutif). Avec leurs cheveux coupés court, ils vont par trois comme des triplés, indissociables. Quand ils s'adressent à mes parents, ils leur donnent du « oncle Kamel » et du « tante Laura » pour souligner la proximité presque familiale qui existerait

entre nous. Mais en dépit des recommandations pressantes de ma mère, le « tante Odette » n'a jamais pu traverser mes lèvres.

Son invisible mari est vendeur de polices d'assurance. On murmure qu'il préfère passer son temps à Tripoli, à soixante-dix kilomètres au nord de Beyrouth, parce qu'il appartiendrait à la nombreuse (et néanmoins honteuse) communauté homosexuelle de la ville. Mais ce n'est qu'une rumeur. Ce qui est clair, c'est qu'Odette, pieds nus, se défoule chaque semaine en lavant à grande eau la cour que notre véranda surplombe. Elle le fait avec une rage démesurée et une certaine forme de jouissance. Autrement elle passe l'essentiel de sa vie en compagnie de son chat acariâtre et de ses trois rejetons adorés. Quand j'étais petit, c'est vrai, il m'arrivait de descendre jouer avec eux. À cache-cache, aux gendarmes et aux voleurs, à je ne sais quoi... Roro, l'aîné qui a mon âge, possède un fusil à plomb dont il se servait pour canarder les dizaines de vitres de la belle maison abandonnée qui surplombe la cour de l'autre côté. Il m'avait invité à tirer à mon tour, et je l'avais fait. Mais à chaque fois je m'étais senti vaguement coupable de presser la détente et de voir dans la seconde une vitre exploser. J'avais toujours l'impression que *quelqu'un* derrière mon dos m'observait et s'appêtait à me pincer les oreilles. Roro se rendait compte que le tir au fusil à plomb ne me donnait pas un plaisir égal au sien. Du coup, il m'avait entraîné dans la chambre à coucher de ses parents et, après avoir fermé la porte à clé, m'avait montré *le revolver de son père* caché sous le matelas. Ça m'avait fait un choc. C'était la première fois que je voyais une arme, chargée de surcroît. Ce gris sombre métallique, l'agencement parfait des pièces, le cliquetis de la culasse que Roro faisait jouer avaient quelque chose de très attirant – mais là aussi, ce n'était pas pour moi. En toute innocence, j'avais demandé pourquoi cette arme était cachée là, et à quoi elle pouvait servir. « Mais... à nous défendre ! » m'avait-il répondu avec un regard d'incompréhension – comme si je n'étais pas un homme, comme si je ne me préparais pas à en être un.

Pas découragé, il avait entrepris de me raconter avec des termes

particulièrement crus comment on s'y prend pour *faire des enfants*. Que mon zizi familial servant à faire pipi puisse se transformer pour jouer un rôle radicalement différent m'avait paru si improbable que j'avais refusé tout net de le croire. « Est-ce que tes parents ne s'enferment pas certains soirs dans leur chambre et font la sourde oreille quand on frappe à leur porte ? » m'avait-il demandé insidieusement. Je lui avais répondu que non, absolument pas, mes parents ne sont pas comme ça, ils dorment toujours dans des chambres séparées, chacun la sienne ! Il s'était moqué de moi de telle façon que plus tard, quand j'ai dû reconnaître qu'il avait dit vrai, j'ai obstinément continué de lui en vouloir.

Odette a fini par me lâcher. Elle reste assise à regarder rêveusement notre salon. J'imagine le sien, à l'étage du dessous, encombré de bibelots et de figurines saintes en plâtre ou en plastique. On y voit des Jésus et des Vierges Marie en pagaille, avec parfois une couronne de lumières autour de la tête pour cette dernière, on y voit aussi saint Charbel, le moine maronite faiseur de miracles, saint patron du Liban, mais surtout sainte Rita, la sainte des cas désespérés, pour qui *sitt* Odette éprouve une tendresse apparemment infinie. Non qu'elle soit croyante, Odette, elle ne va même pas à la messe, mais sa religion lui permet d'appartenir à la tribu maronite sans laquelle elle serait perdue. Par exemple, elle dit couramment « nous les chrétiens » ou « eux les musulmans » – mais jamais « vous les Juifs », parce que ça ne serait pas délicat. Car elle est parfois délicate, Odette, il ne faut pas croire, en dépit de sa corpulence de taureau.

Peut-être que j'exagère. Elle était venue nous voir en début d'année pour demander à maman d'intercéder en sa faveur afin de faire inscrire Roland, son petit dernier, à l'école de l'Alliance. Elle était rougissante, désolée de déranger, se forçant pour simplement *oser*, et j'avais senti ce jour-là que sous ses airs de matamore elle nourrissait une secrète admiration pour nous. Car on entendait parler français dans notre maison, il y avait plein de livres, parfois de la musique classique, et maman prenait des cours d'anglais au

British Council et parlait de Paris comme si elle connaissait cette ville de toute éternité. L'ascendant que notre propriétaire s'efforçait d'exercer sur nous était sans doute l'envers d'un sentiment d'infériorité paralysant. Hélas, discrètement sondé par ma mère, M. Préciado avait douché ses espoirs et découragé sur-le-champ un projet qui, disait-il, risquait de menacer à terme l'identité juive de l'école.

Maman revient de la cuisine un plateau entre les mains, ce sera donc citronnade. Parmi les tintements de glaçons et le léger parfum de fleur d'oranger, Odette et elle se mettent à parler de choses et d'autres. Tel est le code ordinaire des visites d'après-midi à Beyrouth. Et lentement, sans avoir l'air d'y toucher, Odette fait glisser la conversation vers le sujet qui l'intéresse. Une fois de plus, elle raconte l'histoire de son père, que Dieu ait son âme, qui avait renvoyé en le traitant de voleur l'architecte qui demandait d'être payé pour dessiner les plans de notre petit immeuble. Le cher disparu l'avait construit tout seul, sans fondations mais avec l'aide de Dieu, en posant une pierre sur l'autre comme cela s'était toujours fait dans la campagne d'où il venait. La technique avait conduit, comme nous le savons tous, à cette maison sans un seul angle droit, et c'est miracle si elle tient encore debout. C'est sûr que, de là-haut, sainte Rita doit veiller sur nous...

La fragilité de notre demeure est un thème inépuisable. Le jour de mes sept ans, une demi-douzaine d'enfants, cousins et cousines, étaient venus à la maison fêter mon anniversaire. Après la cérémonie du gâteau et des bougies, les parents étaient sortis chacun de leur côté, nous laissant seuls. Nous nous étions mis à courir de long en large dans l'appartement, à nous bombarder à coups de serpentins et, l'après-midi avançant, à organiser une bataille rangée d'oreillers. Odette avait fait irruption dans notre salon, hors d'elle, les yeux injectés de sang. Sans préambule, elle nous avait crié au visage en nous promettant que la maison allait tomber sur nos têtes et en demandant où diable mes parents étaient passés. Apprenant leur absence, elle s'était retournée contre moi, un enfant, unique

TABLE

L'âge d'homme	
1956	11
Avant la guerre	
1968	137
La fureur	
1982	225
<i>Remerciements</i>	411